

Discours manifestation 7 mars Palestine

Merci à toutes et tous de vous être réunis aujourd'hui.

Nous sommes là parce que depuis plus de 2 ans, Gaza brûle. Parce que depuis 70 ans, un peuple est chassé de sa terre, enfermé, assiégé, lentement effacé. Plus de 50 000 morts. Des milliers d'enfants, des familles entières rayées des registres en une seule frappe, en une seule nuit. Des noms que personne ne prononcera plus.

Nous le répétons : ce n'est pas une guerre, c'est un génocide. Il se passe sous nos yeux, en direct, documenté image par image sur les réseaux sociaux dans l'indifférence. Et cette indifférence, n'est pas un accident. Elle a une couleur et une logique. Quand ce sont des corps arabes, des corps musulmans, des corps du monde colonisé qui brûlent, l'Occident regarde ailleurs, ou pire, y participe.

La Palestine est une leçon que le monde refuse d'apprendre. Une leçon sur ce que le colonialisme fait aux peuples quand il a les moyens de ses ambitions et l'impunité pour les réaliser. La Nakba de 1948 n'est pas un passé, c'est un présent. Les camps de réfugiés, les check-points, les permis de construction refusés, les oliviers arrachés, les maisons démolies à l'aube, tout cela existait avant octobre 2023. Tout cela continue aujourd'hui, en même temps que les bombes.

Pendant ce temps, la France regarde, l'Union européenne finance. Ce sont des contrats signés, des votes où on s'abstient, des armes livrées. C'est ça, la complicité : elle ne crie pas, elle administre. Nos gouvernements ont choisi leur camp, et ce n'est pas le nôtre.

Ce qui se joue en Palestine, c'est la logique du capitalisme colonial poussée jusqu'au bout : coloniser non seulement les terres et les ressources, mais aussi les corps et les mémoires. Effacer et détruire pour reconstruire à son image.

Dans cette logique, les femmes paient un prix particulier, mais toutes ne le paient pas de la même façon, et ce n'est pas un hasard. Les Palestiniennes subissent à la fois l'occupation militaire, la violence coloniale, et à l'intérieur de ça, les discriminations et les violences patriarcales. Des oppressions qui se croisent, qui se renforcent, qui s'accumulent sur les mêmes corps. Et si leur sort n'émeut pas le féminisme institutionnel c'est précisément parce que le racisme structurel décide quelles femmes méritent d'être sauvées, et lesquelles peuvent mourir en silence. Notre féminisme à nous combat cette hiérarchie, il la refuse.

Le colonialisme israélien cible délibérément la démographie palestinienne, ce qui passe par le contrôle, la destruction, la négation de la maternité, de la fertilité, de la vie reproductive des femmes. Des hôpitaux bombardés et des maternités réduites en cendres. Des femmes qui accouchent sans anesthésie, sans lumière, parfois sans survivre. Des

nouveau-nés qui meurent faute d'incubateurs, faute de lait, faute d'électricité. C'est une arme de guerre : cibler la capacité d'un peuple à se reproduire, à mettre au monde, à survivre à travers ses enfants, c'est vouloir sa disparition. C'est la définition même du génocide.

Alors les États oppresseurs parlent de « libérer » les femmes, de « protéger » les minorités, pour justifier leurs guerres. Des droits brandis comme des drapeaux, instrumentalisés pour faire taire la résistance et légitimer la violence. Israël se présente comme un îlot de démocratie au Moyen-Orient, comme un pays où les femmes sont libres, où les homosexuels sont acceptés, pendant qu'il enterre des enfants sous les gravats. On ne libère pas les femmes avec des bombes. On ne défend pas les droits LGBT avec de l'apartheid. Ces rhétoriques ne nous appartiennent pas. Nous les refusons, parce que nous savons ce qu'elles cachent : le droit de tuer des corps racisés au nom de la civilisation.

Notre féminisme est internationaliste ou il n'est rien. Il est anticolonial, antiraciste, ou il est complice. Il est aux côtés des palestiniennes, qui résistent et qui font vivre leur peuple sous les décombres, qui documentent, qui soignent, qui portent les morts et continuent de se lever. Des Iraniennes, qui risquent leur liberté, leur corps, leur vie pour combattre un régime d'extrême droite religieuse, et dont la révolution doit être soutenue. Des Soudanaises, broyées par une guerre civile que le monde a décidé d'oublier, où le viol est utilisé comme stratégie militaire systématique. Des Libanaises, qui reconstruisent encore, qui portent les traumatismes de décennies de conflits. Des femmes sans-papiers arrêtées aux États-Unis, séparées de leurs enfants, enfermées dans des centres de détention pendant que des milliardaires applaudissent. Des Polonaises, à qui on retire le droit à l'avortement pendant que des femmes meurent faute de soins.

Ce que toutes ces luttes ont en commun, c'est ça : les femmes sont toujours le premier terrain de la domination. Qu'il s'agisse de colonialisme, de guerre civile, d'autoritarisme religieux ou d'État : on commence toujours par contrôler les corps des femmes, légiférer sur les ventres, surveiller les sexualités, punir les déviances. Et on finit par brûler des villes. Nous voyons cette trajectoire se répéter, sur plusieurs continents, en même temps.

Alors nous sommes là par nécessité. Parce que le silence est une position. Parce que regarder sans agir, c'est choisir le camp de ceux qui bombardent, de ceux qui enferment, de ceux qui détruisent.

La résistance est féministe. Elle est collective. Elle relie Gaza à Téhéran, Khartoum à Beyrouth, Varsovie à cette rue, ici à Saint-Brieuc, aujourd'hui.

Nous ne lâchons rien, nous ne nous habituons pas, nous n'oublions pas.

La Palestine vivra. Et nous serons là jusqu'au bout.